

Confrontation

Au Musée Barbier-Mueller, Miquel Barcelo expose des œuvres bardées de cicatrices

L'artiste catalan mène un dialogue incisif avec les collections genevoises d'arts premiers autour des pratiques de scarification. Les arts lointains taillent les corps et les objets qui les représentent, le peintre troue, creuse, griffe ses images

Eléonore Sulser
X @eleonoresulser

«**S**carifications». C'est autour de ce thème mordant, qui donne son titre à l'exposition, que l'artiste catalan Miquel Barcelo et les riches collections du Musée Barbier-Mueller mènent un dialogue incisif. Jusqu'en avril prochain, dans les vitrines de musée privé genevois, des œuvres du peintre, sculpteur et céramiste côtoient des masques, des récipients, des statuettes, des ornements venus d'Afrique pour la plupart, mais aussi d'Océanie ou d'Amérique du Nord. Or, confronter ainsi les œuvres de Miquel Barcelo aux arts dits «premiers» relève à la fois de l'évidence et du paradoxe.

Dans la grotte

Cela semble évident, parce que le peintre, né en 1957 sur l'île de Majorque, a beaucoup voyagé en Afrique, en particulier au Mali et au Burkina Faso dans les années 1980. Il installera même un atelier en pays dogon, au tournant des années 1990. Ses références à l'art pariétal ainsi qu'aux pratiques et aux techniques traditionnelles sont une des constantes de son travail. Il s'en inspire même pour la fameuse fresque qu'il a réalisée pour le plafond de la salle XX du Palais des Nations à Genève, offerte à l'ONU par l'Espagne, inaugurée en 2008: «J'y vais chaque fois que je reviens à Genève, dit l'artiste. Je suis content de revoir cette grotte. Quand je dis «grotte», c'était bien mon intention. Créer un endroit où les hommes se retrouvent; un arbre à palabres ou une grotte, un lieu où s'asseoir par terre et parler. On en a besoin aujourd'hui plus que jamais.»

Lorsqu'il peignait sa «Sixtine» aux Nations unies, raconte Miquel Barcelo en marge de l'inauguration de *Scarifications*, il trouvait refuge chez les collectionneurs genevois Jean-Paul et Monique Barbier-Mueller, disparus en 2015 et 2019, avec qui, dit-il, il a voyagé en Afrique: «Jean-Paul est venu quand j'étais en Côte d'Ivoire. Monique m'a rendu visite plusieurs fois chez moi au pays dogon, jusque sur la falaise, ce qui était courageux. Nous sommes aussi allés à Tombouctou ensemble. Elle venait me voir souvent à l'atelier à Paris. C'est le genre d'amis qui me manquent beaucoup. Chez Monique et Jean-Paul, c'était un peu mon sas de sécurité.» C'est avec eux, dit-il, qu'est né le projet d'une exposition qui réunirait ses œuvres et des objets tirés de leur collection.

Xylophagie

Il a fallu attendre de nombreuses années, mais l'exposition est aujourd'hui ouverte. Partant du thème des scarifications, Miquel Barcelo a puisé dans des œuvres de sa collection personnelle, dont il assure que très peu ont été montrées. «J'ai souvent rêvé de faire un tableau avec comme seuls outils un fusain et un rasoir ou un cutter», écrit-il dans le catalogue édité par le Musée Barbier-Mueller. De fait, les œuvres qu'il montre ici – peintures, céra-



Miquel Barcelo. «Ivres à midi au soleil avec termites». 1994 (Miquel Barcelo/ADAGP Paris, 2023/Photo: Luis Lourenço)



Cuillère bembe en bois, dont le manche représente une silhouette masculine ornée de scarifications sur le ventre, le torse et le dos. (Musée Barbier-Mueller/Photo: Studio Ferrazzini Bouchet.)

miques, estampes, plaques de gravure, sculptures – sont marquées, taillées, déchirées, piquetées, creusées, dévorées même parfois.

«Là, dit-il en désignant une œuvre intitulée *Ivres à midi au soleil avec termites* (1994), ça a été dévoré par les termites. On peut encore voir la terre de la termitière. Le papier était blanc, il ne le sera plus jamais. J'ai commencé à travailler avec les termites en 1985-1987, continue-t-il. Je suis parti en voyage et quand je suis revenu, toutes mes œuvres avaient été mangées par les termites. Au début, j'ai été catastrophé et finalement j'ai trouvé ça pas mal. Et même mieux. J'ai donné un nom à cette technique: la «xylophagie», des motifs obtenus grâce à des insectes xylophages. J'ajoutais à certains endroits un beurre de karité que les termites aiment beaucoup et ailleurs une colle qu'ils détestent pour obtenir différents effets.»

Dépeinture

Ailleurs, ce sont des masques de brique ou de céramique piquetés, striés, troués qui vous regardent, des gravures aux yeux percés. Œuvres travaillées à l'acide ou au papier de verre, au feu, à l'eau de javel même, comme *Moussa M* (2009), portrait d'un albinos malien peint au liquide décolorant sur papier noir. «C'est de la «dépeinture», dit Miquel Barcelo. Une forme de scarification puisqu'on enlève de la couleur...»

La variété des techniques est frappante mais pour Miquel Barcelo, il n'y a pas de rupture: «Céramique, estampes, tout ce qu'il y a ici, pour moi, est une forme de peinture. Tout ce qui sert à faire des images, c'est de la peinture. Utiliser des techniques, des matières différentes me permet de ne pas sombrer dans la mélancolie.»

A côté des œuvres du peintre parfois violemment expressives, les objets traditionnels – masques, récipients, sculptures évoquant des corps scarifiés – portent des récits très différents, même si les formes et les couleurs répondent au travail du peintre. C'est là que le dialogue se charge en paradoxes, comme l'explique Anne-Joëlle Nardin, directrice du Musée Barbier-Mueller et co-commissaire de l'exposition. «Pour Miquel Barcelo, la scarification est un geste créatif, plutôt individuel. Il joue avec la nature. Dans les cultures africaines, les scarifications s'inscrivent dans

la tradition de la communauté et ce sont des signes de culture. Souvent les scarifications ont lieu au moment de l'initiation. Elles représentent une manière d'éloigner la nature pour rentrer dans la culture.»

Sur les objets traditionnels, la scarification apparaît ainsi comme un signe, plutôt qu'une image. «Pour un peuple du Burkina Fasso, continue la directrice du musée, il y a une analogie entre l'incision pratiquée dans la peau qui crée un sillon et le sillon que la houe, qui prépare les champs, fait dans la terre. Une femme

scarifiée sera plus féconde, le sol préparé sera lui aussi plus fertile.» C'est «presque une écriture – une écriture identitaire qui marque d'une manière indélébile d'où on vient, d'où on est issu, qui sert aussi à être beau.» Demeure en commun la violence et la beauté du geste qui marque l'œuvre comme les corps. ■

«Créer un endroit où les hommes se retrouvent; un arbre à palabres ou une grotte, un lieu où s'asseoir par terre et parler. On en a besoin aujourd'hui plus que jamais»

«Scarifications. Miquel Barcelo & le Musée Barbier-Mueller», Musée Barbier-Mueller, Genève, jusqu'au 21 avril 2024. Un catalogue accompagne l'exposition. Barbier-mueller.ch